

Histoire littéraire de Rome

Florence Dupont

Histoire littéraire de Rome

De Romulus à Ovide

Une culture de la traduction

ARMAND COLIN

DU MÊME AUTEUR

Ouvrages

- Le Plaisir et la loi : du « Banquet » de Platon au « Satiricon »*, François Maspéro, 1977 ;
La Découverte, 2002.
- Adieux à Marguerite Yourcenar*, Éditions des femmes, 1978.
- L'Acteur-roi : le théâtre dans la Rome antique*, Les Belles Lettres, 1986.
- L'Affaire Milon : meurtre sur la voie Appienne*, Denoël, 1987.
- Le Théâtre latin*, Armand Colin, 1988.
- La Vie quotidienne du citoyen romain sous la République*, Hachette, 1989.
- Homère et « Dallas » : introduction à une critique anthropologique*, Hachette, 1991 ; Kimé, 2005.
- Les Monstres de Sénèque*, Belin, 1995.
- L'Invention de la littérature : de l'ivresse grecque au livre latin*, La Découverte, 1994.
- « Médée » de Sénèque ou Comment sortir de l'humanité, Belin, 2000.
- L'Orateur sans visage : essai sur l'acteur romain et son masque*, Presses universitaires de France, 2000.
- L'Érotisme masculin dans la Rome antique*, avec Thierry Éloi, Belin, 2001.
- L'Insignifiance tragique*, Le Promeneur, 2001.
- L'Acteur-roi : le théâtre à Rome*, Les Belles Lettres, 2003.
- Façons de parler grec à Rome*, avec Emmanuelle Valette-Cagnac (dir.), Belin, 2005.
- Aristote ou Le vampire du théâtre occidental*, Aubier, 2007.
- Rome, la ville sans origine*, Gallimard, 2011.
- L'Antiquité territoire des écarts*, entretiens avec Pauline Colonna d'Istria et Sylvie Taussig,
Albin Michel, 2013.

Traductions

- Le Bréviaire des hommes politiques*, attribué à Jules Mazarin, traduction du latin, Café/Clima, 1984.
- Les Tragédies de Sénèque*, traduction et introduction, Imprimerie nationale, coll. « Le spectateur français »,
2 vol. 1991 et 1992.
- Plaute, la Marmite, Pseudolus*, Actes-Sud, 2002.
- Eschyle, L'Orestie. 1, Agamemnon*, L'Arche, 2013.
- Sénèque, Théâtre complet*, Actes-Sud, Thesaurus, traduction et présentation, 2012.
- Plaute, Théâtre complet*, Les Belles Lettres, 2019.

Illustration de couverture : fresque de la Villa des Mystères, Pompéi.
© akg-images / De Agostini Picture Lib. / L. Romano

© Armand Colin, 2022

Armand Colin est une marque de
Dunod Editeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-62935-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Table des matières

INTRODUCTION

Pourquoi une histoire littéraire de Rome et non une histoire
de la littérature latine ?

I. LITTÉRATURE LATINE, BELLES-LETTRES ET <i>LATINAE LITTERAE</i>	17
A. Retour à la culture indigène	17
B. L'impossible littérature latine	20
1. Quel corpus ?	21
2. Quand commencer ? Quand s'arrêter ?	22
II. ROME ET LES LETTRES LATINES	23
A. Un accident de l'histoire romaine	23
B. Les <i>litterae latinae</i> comme processus	25
III. QUE FAIRE DES HISTORIENS GRECS DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE ?	26
IV. ETHNOPOÉTIQUE DES <i>LITTERAE LATINAE</i>	28
A. <i>Homo sum...</i> citer n'est pas jouer	29
B. <i>Arma uirumque cano...</i> L'énonciation fictive	32
C. <i>Quousque tandem...</i> Pragmatique sociale des discours politiques et philosophiques	34
V. DES HOMMES ET DES ŒUVRES : <i>AUCTORITAS</i> ET <i>PRAEFATIO</i>	35

PREMIÈRE PARTIE

COMMENT LE LATIN EST DEVENU À ROME L'AUTRE GREC

Chapitre 1

Rome, ville grecque 41

I. « ROMULUS PARLAIT GREC »	41
II. LES TROIS HELLÉNISMES DE ROME	43
A. L'hellénisme organique de Rome : <i>Polis hellēnis</i>	43
1. L'Italie préromaine : une mosaïque confuse de langues et de peuples hétérogènes	43
2. Le modèle de la <i>polis</i>	45
3. Rome, une cité ouverte et bigarrée	46

4. Une façade grecque et/ou étrusque	47
B. Rome cité « hellénistique »	50
1. Le nouvel hellénisme	50
2. <i>Vrbanitas</i>	51
C. Rome, cité « barbare et philhellène »	53
1. Philhellénisme diplomatique	55
2. La guerre mythologique	56
3. Des nobles romains philhellènes	56
D. Les sénateurs romains écrivent et pensent en grec l'histoire de Rome : Fabius Pictor et les autres (III ^e siècle av. J.-C.)	57
III. LES HELLÉNISMES BARBARES ET LES LETTRES GRECQUES : MIXOBARBARES ET MIXHELLÈNES	60
A. Massinissa ou l'impérialisme des lettres grecques et l'hellénisme numide	61
B. L'Alexandrie de l'Oxus : hellénisme organique et hellénisme revendiqué	63
C. Carthage ville grecque ?	65
D. Bibliothèques puniques ? Tragédies étrusques ? Quelles « lettres barbares » ?	66
1. Littérature punique ?	66
2. Littérature étrusque ?	67
E. La hiérarchie des langues dans des sociétés plurilingues	69
IV. ÉCRITURES, LANGUES ET IDENTITÉS DANS L'ITALIE PRÉROMAINE	70
A. L'hellénisation graphique de l'Italie	72
B. L'écriture, un instrument de distinction	73
C. Les écritures barbares et l'érosion du grec en Italie du Sud et en Sicile	75
D. Monnaies gauloises et écritures	77
V. HELLÉNISATION ET ACCULTURATION : UN DÉBAT AUX ENJEUX CONTEMPORAINS	79
A. L'Antiquité perd sa simplicité	80
B. L'imaginaire grec des identités barbares	81
Chapitre 2	
Rome latine	83
I. L'EXCEPTION ROMAINE	83
II. TROIS CONTRE-EXEMPLES À ROME : PRÉNESTE, FALÉRIES ET CAERÉ	84
A. Préneste et le parler prénestin	84
B. Faléries et le falisque	85
C. De <i>Chistra</i> à <i>Caeres</i> , de l'étrusque au latin	86
III. ROME DISPARAIT DE LA <i>KOINÈ</i> CULTURELLE ÉTRUSCO-GRECQUE	86
A. Le désert romain dans la nuit du v ^e siècle av. J.-C.	87
B. Où est le latin archaïque ?	88
C. Le mythe indo-européen	90

IV. LES TROIS LATINITÉS DE ROME	92
A. La <i>latinitas</i> juridique	92
B. La <i>latinitas</i> linguistique	94
C. La <i>latinitas</i> rituelle	95
V. LE LATIN, LA LANGUE DES <i>TOGATI</i>	98
VI. ET LA <i>RES PUBLICA</i> CRÉA LE LATIN ?	100
A. Le latin sénatorial	100
1. Le Sénatus-consulte des Bacchanales et le décret de Paul-Émile	101
2. La langue paternelle (<i>Sermo patrius</i>)	103
B. Latin langue du <i>ius</i>	104
1. La Loi des Douze Tables	105
2. Plaute et le <i>ius</i>	106
C. Le latin est le fond sonore de la vie publique : <i>Recitatio</i>	106
D. <i>Carmen</i> ou les paroles immobiles	108
VII. DES PAROLES OBSCURES	109
A. <i>Carmina prisca</i> . Les Arvales et les Saliens	109
B. Inscriptions latines dans la Rome étrusque	110
C. <i>Priscae litterae, priscis uerbis</i> : un passé antérieur	112
VIII. « L'HISTOIRE DU LATIN EST CELLE DE CRÉATIONS VOLONTAIRES »	113
A. Le bœuf et la rose	114
B. Appius Claudius Caecus et les limites de l'écriture	115
C. Une alphabétisation pauvre	116
IX. LA GLOIRE ARISTOCRATIQUE DANS L'ESPACE PUBLIC : IMAGES, ORALITÉ ET ÉCRITURE	117
A. La gloire en images des Fabii	117
B. Les funérailles des <i>gentes</i> sous la République et l'oralité aristocratique	120
C. Le latin triomphal	122
1. La culture des pancartes	123
2. L' <i>Amphitryon</i> de Plaute et les tables triomphales	124
3. Les chansons de triomphe (<i>Carmina triumphalia</i>)	125
D. Les dédicaces	125
X. LE TOMBEAU DES SCIPIONS ET L'INVENTION DE L'ÉPITAPHE	126
A. <i>Elogium</i>	126
B. Les Scipions	127
Chapitre 3	
La seconde création du latin	
I. LES <i>LITTERAE LATINAE</i> ONT-ELLES COMMENCÉ AVEC LES JEUX SCÉNIQUES DE 240 AV. J.-C. ?	133
A. Lutatius Catulus et Plaute : la poésie érotique épure la langue	133
B. Livius Andronicus ou Caton ?	135

C. Quelle « <i>song culture</i> » pour Rome ?	136
D. Livius Andronicus fait chanter le latin pour les dieux	138
1. Théâtre et hellénisme	138
2. Les jeux étrusques	139
3. <i>Ludi graeci</i> : un latin musical	140
4. Un <i>carmen</i> événement	142
II. PRAGMATIQUES ROMAINES DE LA TRADUCTION	143
A. <i>Interpretatio</i> et exégèse : les livres sibyllins	143
B. De Cybèle à <i>Magna Mater</i> : l'altérité incluse	145
III. LIVIUS ANDRONICUS, TRADUCTEUR DU GREC	146
A. Comment fabriquer des vers latins ?	147
1. Vers métriques grecs et vers latins (<i>modus</i>)	147
2. Rythme et vers carré (<i>Numerus et uersus quadratus</i>)	148
B. Les poétiques de Livius	150
1. Livius poète tragique	150
2. Livius traducteur de l' <i>Odyssée</i>	152
IV. ENNIUS POÈTE TRAGIQUE	153
V. LE VERS SATURNIEN, VERS LIBRE OU FICTION D'ANTIQUAIRE ?	156
VI. LA GLOIRE LATINE DES TRIOMPHATEURS. LES <i>SCRIBAE</i> DEVIENNENT DES <i>POETAE</i>	158
A. Naevius et le style officiel	160
B. Ennius, nouvel Homère et premier <i>poeta</i>	160
1. <i>Amicus doctus</i>	161
2. Ennius et les Muses de Fulvius Nobilior	161
3. Le latin d'Ennius	163
4. L'érudition alexandrine et le divertissement	165
5. Les successeurs d'Ennius : des poètes-traducteurs	166
VII. LE LATIN DEVIENT ENFIN L'AUTRE GREC (<i>ALTERA LINGUA</i>) : LA RÉVOLUTION GRAMMATICALE	167
A. Caton l'Ancien	167
1. Caton l'Ancien fait reconnaître l'éloquence latine par les Athéniens	167
2. Caton ouvre le chantier des <i>litterae latinae</i>	168
B. La grammaire latine, une idée neuve au II ^e siècle av. J.-C.	170
1. Cratès de Mallos	170
2. La <i>grammatikè</i> grecque au II ^e siècle av. J.-C., une discipline reine	171
3. <i>Grammatica</i>	173
4. <i>Vtraque lingua</i> (l'une et l'autre langue)	173
5. Les <i>grammatici latini</i> créent les <i>litterae latinae</i>	175
6. Grammaire et politique. Le latin des Italiens	176
7. Professionnels, amateurs et grammairiens mondains	177
C. Varron, <i>litteratissimus homo</i>	179
1. Usage et raison	181
2. Les mots premiers et les étymologies varroniennes (<i>origo uerborum</i>)	183

D. Rome invente la Grèce pour s'inventer elle-même	185
1. D'où vient le mot <i>graecus</i> ?	186
2. <i>Ritus graecus</i>	187
3. <i>Graecari</i>	188
4. Caton et l'impossible hellénophobie	188
5. Le meilleur des Grecs	189
VIII. L'ALTÉRITÉ INCLUSE ET L'ALTÉRITÉ EXCLUE	190

DEUXIÈME PARTIE
TEXTES ET AUTEURS DE CATON À OVIDE

Chapitre 4

Les *litterae latinae* avant les *litterae latinae* 195

Caton, Plaute et Térence

I. CATON L'ANCIEN, UN XÉNOPHON LATIN ?	195
A. Marcus Porcius crée le personnage de Caton le Sage	196
B. La parole de Caton <i>atrocissimus insectator</i> (accusateur impitoyable)	198
C. Caton fonde sa légitimité politique sur ses qualités de <i>pater familias</i>	201
1. <i>L'Économique</i> de Xénophon à l'origine de <i>L'Agriculture</i> de Caton	202
2. Les curiosités de <i>L'Agriculture</i> et l'énonciation en catalogue	204
D. Caton le Jeune et les <i>Catones</i>	206
II. PLAUTE	208
A. Qui était Plaute ?	208
B. Des comédies grecques en latin	210
1. Des concours grecs aux jeux latins : <i>barbare uertit</i>	211
2. Les deux grecs de Plaute	212
C. Le code comique	213
1. Une performance ritualisée	213
2. Un spectacle musical : <i>diuerbium</i> et <i>canticum</i>	214
3. Le scénario (<i>argumentum</i>) et la composition par modules	215
4. La <i>salutatio</i> et la rencontre : la scène comme espace de jeu	215
5. Les rôles (<i>personae</i>) et les modules de jeu	216
6. <i>Seruus currens</i>	217
D. Un théâtre du jeu et de la métathéâtralité	217
1. <i>Ludificatio</i>	218
2. La métathéâtralité	219
3. L'acteur et le personnage	219
4. Les variations	220
5. Le public	221
E. Le style de Plaute et des autres poètes comiques	222

III. TÉRENCE	224
A. Un auteur trop littéraire ?	224
B. Térence, Scipion, Laelius et Philus	225
C. Le style de Térence	226
1. Le nouveau Ménandre ?	226
2. Le prologue de <i>L'Andrienne</i> : un nouveau style	227
3. Un humour de forum	228
4. Le poète est un personnage comique	229
D. Ludisme et métathéâtralité chez Térence	230
1. Le jeu physique dans les <i>cantica</i>	230
2. La <i>sententia</i> est un pivot du jeu	231
E. Les personnages de Térence	233
1. Un personnage sans <i>persona</i> : l'eunuque	233
2. Une prostituée au grand cœur (<i>bona meretrix</i>) ?	236
F. Térence ou le jeu de la vérité	239

Chapitre 5

Le patronat littéraire

241

Catulle, Lucrece et Cornélius Népos

I. CATULLE	243
A. Catulle poète lyrique ?	243
B. <i>Lusus</i>	244
1. Jeux de paroles	244
2. Des amours ludiques	245
C. Un nouveau et charmant petit livre	247
D. Un moineau et des baisers. Les hendécasyllabes	248
1. Le moineau	248
2. Des millions de baisers	250
E. Sapphô et Lesbia	251
F. <i>La chevelure de Bérénice</i>	254
G. Les épithalames. Ritournelle et autres variations	256
1. Ritournelle	256
2. Garçons et filles	258
3. Poupée russe	258
H. Les distiques élégiaques <i>Odi et amo</i>	259
II. LUCRÈCE	261
A. Pourquoi un poème plutôt qu'un traité en prose ?	262
1. <i>Monumentum</i>	262
2. <i>Labor</i>	263
3. Lucrece <i>qui primus</i>	265
B. De l'ombre à la lumière	265

C. <i>Epicurea</i>	266
1. Une sagesse commune	268
2. Une esthétique de science-fiction	269
3. Allégories et mythologie : une poétique de la dénégation	270
D. « Je cherche les mots, je cherche les vers »	271
1. Une diction formulaire	271
2. Les métamorphoses d'un hémistiche	274
3. Homère et Lucrèce : ordre et beauté du langage formulaire	275
III. CORNÉLIUS NÉPOS	277
A. Atticus ou la sociabilité des <i>litterati</i>	277
B. Atticus : éditeur, antiquaire et philhellène	278
C. Rome est la moitié du monde	280
1. <i>Exempla</i>	282
2. Les <i>Vies</i> , un genre divertissant ?	283
D. Népos et Plutarque	285
Chapitre 6	
Du latin sénatorial au <i>sermo</i> de l' <i>otium</i>	
Cicéron, Salluste, César	
I. CICÉRON	288
A. Cicéron, <i>summus orator</i>	288
1. Cicéron et les <i>litterae latinae</i>	289
2. <i>Imperator</i> ou <i>orator</i> ?	290
3. Les limites de l'apprentissage : Cicéron n'est pas un « héritier »	291
4. <i>Summus orator</i> , une figure nouvelle	295
5. Cicéron <i>patronus</i> accusateur et défenseur	296
B. Lire les discours de Cicéron ?	298
1. Contre Verrès ou la métamorphose romanesque d'une accusation	299
2. Contre <i>Catilina</i> ou quand les <i>litterae latinae</i> font l'histoire	308
3. <i>Pour Milon</i> . Un fait divers de campagne électorale devient un événement littéraire	315
C. Cicéron « compagnon de Platon » (<i>comes Platonis</i>)	321
1. La <i>maiestas</i> de l'orateur et les dialogues sur l'éloquence	321
2. <i>Philosophia</i>	332
D. Cicéron par Cicéron	348
1. Des entretiens entre des amis absents (<i>amicorum colloquia absentium</i>)	349
2. <i>Vrbanitas</i> et <i>humanitas</i>	354
3. <i>Sermo</i>	356
4. Le souci de soi ?	358
E. Cicéron et la République des Lettres	358
II. SALLUSTE	360
A. <i>Primus Romana Crispus in historia</i> (Martial, XIV, 191)	360
B. <i>L'histoire</i> selon Cicéron ou l'ennui de la narration	362

C. La gloire du grand homme et celle de son historien : <i>bene facere, bene dicere</i>	363
D. Salluste est-il un écrivain politique ? Les préfaces du <i>Catilina</i> et du <i>Iugurtha</i>	365
E. Le style de Salluste	368
1. Une composition modulaire	368
2. Plus thucydidéen que Thucydide	369
F. Lire Salluste dans l'Antiquité	370
G. La parole moteur de l'histoire dans <i>Catilina</i>	371
1. Serments, informations secrètes et rumeurs	372
2. Cicéron privé de discours	373
3. Les lettres	374
4. César contre Caton, une antilogie thucydidéenne	375
5. La dernière <i>contio</i>	377
6. Les discours dans l'historiographie ancienne	379
H. L'invective contre Cicéron et la guerre des <i>media</i>	381
1. « Tous pourris »	382
2. L'éloge et l'invective comme formes d'écriture	384
3. Pourquoi tant de haine ?	386
III. CÉSAR	388
A. César, un écrivain oublié	388
1. Du manuel de gouvernement au mythe gaulois, les lectures politiques de <i>La Guerre des Gaules</i>	389
2. <i>Le Papyrus de César</i>	390
3. L'énigme des <i>Commentaires</i>	392
B. La fabrication rétrospective d'une <i>persona</i>	394
1. Le corpus	394
2. Pragmatique des <i>Commentarii</i>	395
C. Comment les <i>commentarii</i> basculèrent dans l' <i>historia</i>	397
1. La lettre d'Hirtius à Balbus	397
2. Qui est Balbus ?	400
3. Qui est Hirtius ?	402
D. Le projet de Balbus et d'Hirtius	403
1. Les <i>Commentarii</i> de César et les <i>Res gestae</i> d'Auguste	403
2. Le style de César	404
E. Lecture du livre VII de la <i>Guerre des Gaules</i>	407
1. Une partie d'échecs entre César et Vercingétorix	407
2. <i>Ornamenta</i>	408
3. Vercingétorix, sa vie, sa mort	409
F. César, Montaigne et Montluc	410

Chapitre 7

La fête augustéenne 413

Horace, Properce, Tibulle

I. HORACE	415
A. Le <i>chant séculaire</i> ou la gloire du poète	415
1. Le <i>carmen saeculare</i> : un rite en soi	415
2. Un chant unique, un chant nouveau	416
3. Des enfants chantent pour le siècle à venir	418
4. Une prière <i>graeco ritu</i>	419
B. Histoire d'un succès : des <i>uersiculi</i> grecs à la lyrique latine	420
2. Être ou pas un poète grec ?	420
2. La première vie d'Horace : les <i>Satires</i> et les <i>Épodes</i>	422
3. Des épodes dans le banquet augustéen	432
C. La deuxième vie d'Horace : <i>lyricus uates</i>	439
1. Énonciation fictive et énonciation réelle. Le rêve grec des Romains	440
2. Les <i>Odes</i> d'Horace dans le banquet augustéen	442
3. De Mécène à Melpomène, I, I et III, xxx	446
4. Au banquet d'Horace	447
5. Le nouveau Pindare ? Les odes civiques	454
D. Les <i>Épîtres</i>	458
1. Les adieux d'Horace à la poésie lyrique	459
2. Horace <i>grammaticus</i>	461
II. PROPERCE	469
A. Un itinéraire augustéen	469
1. Properce, le nouveau Mimnerme ?	469
2. Le destin d'un jeune Ombrien	474
B. Ariane endormie au banquet augustéen	478
1. Cynthie et Ariane, I, III	479
2. Properce traduit Callimaque	481
C. Il n'y a pas d'amour heureux	482
1. D'une image à l'autre : le cycle de Cynthie	483
2. Topologie des <i>amores</i>	484
III. TIBULLE	489
A. Tibulle ou le parfait élégiaque	489
1. Le fils de l'Élégie	489
2. Tibulle et Messala	490
B. Le style de Tibulle	491
1. Aimer ou boire, pleurer ou rire, il faut choisir	491
2. L'amour est un malheur qu'il faut endurer en chantant	495
3. Le vert paradis des amours élégiaques	496

Chapitre 8

Les monuments augustéens 501

Virgile, Tite-Live, Ovide

I. VIRGILE	502
A. Virgile entre Homère et Dante	502
1. Virgile, le maître divinisé	502
2. Les trois vies de Virgile	504
B. Les <i>Bucoliques</i> : une poésie des marges ? un art naïf ?	506
1. Le nouveau Théocrite	506
2. Théocrite, un art naïf	507
3. Virgile traducteur de Théocrite	509
4. Mystérieuses <i>Bucoliques</i>	516
4. Les <i>Bucoliques</i> au théâtre	520
C. Les <i>Géorgiques</i> , l'agriculture héroïsée	524
1. Il faut réhabiliter Virgile agronome	524
2. Les <i>Géorgiques</i> , un poème philosophique ?	525
3. Le nouvel Hésiode	527
4. <i>Orphée et Eurydice</i> ou la fabrique du mythe	531
D. L' <i>Énéide</i> , un récit de fondation ou un texte fondateur ? Une politique du mythe	536
1. L' <i>Énéide</i> : une révolution dans l'imaginaire romain	536
2. De la <i>ktisis</i> à l' <i>origo</i>	542
3. La poétique de l' <i>origo</i>	547
E. Comment faire des vers homériques en latin ?	558
1. L'« Aurore aux doigts de rose » : calque, traduction et variations	558
2. Blocs de vers et vers inachevés	560
F. Lire l' <i>Énéide</i> au I ^{er} siècle av. J.-C.	562
G. Graffiti virgiliens	563
II. TITE-LIVE	565
A. Lire Tite-Live	565
1. Tite-Live n'est pas un collègue	565
2. Un roman, une belle histoire ?	567
3. Machiavel et Tite-Live : l'autorisation de la Liberté	567
4. Georges Dumézil. <i>Ludus scientiae</i> , un jeu dangereux	569
B. Tite-Live annaliste	573
1. Les annales romaines	573
2. Annalistes et historiens	573
III. OVIDE	588
A. L'élégiaque exilé	588
B. Les <i>Amours</i>	591
1. Le contrat élégiaque	591
2. Gambades élégiaques	594
C. La tragédie de <i>Médée</i>	597

D. Les <i>Héroïdes</i> ou la double illusion	598
1. De la lettre à la tragédie	598
2. Analyse dramaturgique de la lettre de Briséis	600
3. Le code élégiaque	602
E. L' <i>Art d'aimer</i> est un jeu de dupes	604
1. Ovide a-t-il inventé l'amour hétérosexuel ?	604
2. <i>Puella et uir</i>	605
3. Un monde sans foi ni loi	607
4. <i>Militia amoris</i>	609
5. La victoire revient toujours à la poésie	610
F. Les <i>Fastes</i> : questionner les dieux	610
1. Ovide et Callimaque : pourquoi un calendrier en vers ?	610
2. Deux, trois ou quatre calendriers romains ?	611
3. Février, <i>Fastes II</i>	612
G. Les <i>Métamorphoses</i> ou la Bible des Gentils	617
1. L'ambition d'Ovide	617
2. La métamorphose, un mot nouveau au début de notre ère	618
3. Toute la mythologie en réseau et en accordéon	620
4. La création d'une mythologie bilingue	624
5. Pythagore, la clef du texte ? De la métempsychose à la métamorphose ?	626
6. La métamorphose comme forme poétique : des images mises en récit	631
H. Les <i>Tristes</i> et les <i>Pontiques</i> : la poésie latine ou la mort	639
1. Jusqu'à quand et jusqu'où une poésie de l'exil est-elle possible ?	639
2. Les horreurs de la mer et de la terre	642
3. <i>Liber</i> cherche bibliothèque désespérément	648
4. Le blues de la mer Noire	651
BIBLIOGRAPHIE	655

Introduction

Pourquoi une histoire littéraire de Rome et non une histoire de la littérature latine ?

À Anne

I. LITTÉRATURE LATINE, BELLES-LETTRES ET *LATINAE LITTERAE*

A. Retour à la culture indigène

Ce livre n'est pas une *Littérature latine*, mais l'histoire de ce que les Romains dénommaient *litterae latinae*, « lettres latines » en français, c'est-à-dire des textes écrits en latin, édités et commentés par des grammairiens (*grammatici*). Ces lettres latines ont été créées sur le modèle des lettres grecques (*grammata hellenika*)¹, des textes grecs écrits qui servaient à l'éducation des citoyens athéniens puis ceux des autres cités et que connaissaient tous les hommes cultivés. Leur but premier était de fixer, transmettre et enrichir le latin grâce à des pratiques d'écriture et de lecture.

Les *litterae latinae* sont une réalité proprement romaine dont la dénomination montre qu'elles démarquent une pratique grecque. Le substantif latin *littera* n'a pas d'étymologie connue². Il est le calque sémantique du grec *gramma* dont il a repris tous les sens, sans en avoir eu aucun autre³. Tous ses dérivés sont eux aussi des calques de mots grecs : *litteratus* « cultivé » imite *grammatikos*, *litteratura* « la grammaire » imite *grammatikè*. Les *litterae* « textes littéraires, culture littéraire » sont l'exact équivalent latin des *grammata*⁴.

1. Platon, *Apologie de Socrate*, 26d, « *grammata hellenika* ».

2. Ernout, A., Meillet, A. (2001), s. v. « *littera* ».

3. Voir Nicolas, C. (1996). Il s'agit comme avec le couple *natura* et *physis* d'un calque sémantique « global » (p. 138) d'une « inclusion totale » (p. 186 et 250), le mot latin a intégré tous les sens du mot grec.

4. Si l'on rencontre fréquemment l'expression *litterae latinae*, le terme *grammata* est rarement précisé dans les textes grecs par *hellenika*, car en contexte grec tous les textes littéraires sont grecs. Cette précision, en revanche, est donnée en contexte romain, où l'existence des *litterae latinae* peut susciter une ambiguïté. Appien, *Guerres civiles*, IV, 67 : « Cependant ils envoyèrent encore un autre ambassadeur à Cassius en la personne d'Archelaus, qui avait été son professeur de lettres grecques (*ta hellênika s.-e. grammata*) à Rhodes. »

Pourquoi revenir à une formulation indigène ? Pour nous imposer un écart entre la notion moderne de littérature et les pratiques romaines des *litterae* qu'occulte leur traduction par « littérature », comme si cette assimilation allait de soi, alors qu'il s'agit de deux réalités différentes. C'est pourquoi nous parlerons dans ce livre de « lettres latines » et de « lettres grecques » même si, ou plutôt parce que ces deux expressions sont calquées sur *litterae latinae* et *ta hellenika grammata* et ne renvoient à aucune pratique contemporaine.

Cet écart, produit grâce à un retour à la philologie, va nous servir à critiquer l'implicite des publications modernes intitulées *Littérature latine*¹ qui se présentent comme des contributions à la littérature européenne ou même à la littérature du monde. Leurs auteurs ne doutent pas que la littérature soit une réalité transhistorique et transculturelle et que les littératures naissent spontanément partout et à toute époque, à Rome comme ailleurs. Nous pourrions dire de la littérature latine ce qu'écrit ironiquement Emmanuel Lozerand de la littérature japonaise.

On dit la « littérature japonaise », comme l'allemande, la chinoise, la française, la grecque ou la persane, comme une évidence. Et d'ailleurs, elle se décrit, se lit. Elle s'enseigne².

Pour ces auteurs, la littérature latine existe comme un objet brut, une collection de textes et d'auteurs, dont ils n'auraient plus qu'à faire l'histoire et l'insérer rétrospectivement sous le nom de littérature latine dans le grand récit de la littérature inventé par les modernes.

Avec la création de l'idée moderne de littérature, c'est l'histoire de la littérature qui devient enfin possible. Alors que les belles-lettres fonctionnaient sur un mode paradigmatique, réécrivant sans cesse le même texte en une sorte d'infini palimpseste des œuvres classiques, la littérature nouvellement née choisit le mode syntagmatique : au lieu de réécrire sur le même rouleau, elle le déroule et en accroche d'autres à la suite. La naissance de la littérature est inséparable de l'idée que cette littérature a une histoire, qu'elle suit un développement, qu'elle participe au progrès de l'esprit humain³.

Comme le rappelle ici William Marx, la notion de littérature est récente, elle a succédé à celle de belles-lettres qui avait cours à l'âge classique et définissait un tout autre objet. Parler de « littérature latine » c'est déterritorialiser les belles-lettres, qui elles-mêmes avaient déterritorialisé les *litterae latinae* à la Renaissance, et les reterritorialiser dans l'institution littéraire occidentale contemporaine, afin de la placer avec la « littérature grecque » à ses débuts. La littérature est ainsi gratifiée d'une origine antique qui la fonde et légitime sa prétention à l'universalité.

Les belles-lettres n'avaient pas d'histoire, elles étaient des modèles absolus. Pierre Laurens⁴ montre que ce qui deviendra la littérature latine est un corpus aléatoire constitué par les humanistes de la Renaissance. Les modernes ont ensuite relié entre elles les œuvres de ce corpus par une histoire raisonnée :

Ce que nous savons de la littérature latine et qui nous est présenté dans un cadre chronologique impeccable est une construction, une appropriation, fruit d'une conquête héroïque : des œuvres arrachées au néant

1. Bayet, J. (1934) (dernière édition 1996) ; Martin, R., Gaillard, J. (1981) ; Gaillard, J. (1992) ; Zehnacker, H., Fredouille, J.-C. (1993) ; Grimal, P. (1994) ; Von Albrecht, M. (1994) ; Neraudau, J.-P. (2000) ; Harrison, S. (2005) ; Herzog, R., Lebrecht Schmidt, P. (2014).

2. Lozerand, E., (2005).

3. Marx, W. (2013), p. 125-137, cit. p. 125.

4. Laurens, P. (2016), cit p. XX.

par le travail des copistes, retrouvées par les Pétrarque, les Poggio Bracciolini, infatigables chasseurs de manuscrits [...] diffusées par les éditeurs, les traducteurs.

Pierre Laurens raconte l'histoire des belles-lettres et la constitution de ce corpus canonique, hors du temps, avec ces cinq astres majeurs : Virgile, Cicéron, Horace, Ovide, Homère, réunis par Dante sous le titre *La Bella Scuola*¹.

La littérature latine n'est donc pas la version moderne des belles-lettres, mais constitue avec la littérature grecque le premier chapitre du grand récit de la littérature. Certes, elle reprend globalement les œuvres latines « sauvées » par les humanistes, mais pour en faire un catalogue de classiques pris dans une évolution et qui n'ont d'autre fonction que d'annoncer et préparer la littérature moderne dont ils seraient la protohistoire. La postérité des œuvres antiques est leur seule raison d'être. Racine justifie la *Phèdre* de Sénèque, Molière, *La Marmite* de Plaute. La critique contemporaine s'est acharnée à faire des « romans grecs et latins » l'origine du roman alors que ce genre, quelle qu'en soit la définition, n'a jamais existé dans l'Antiquité romaine ou grecque². La littérature latine n'est dans notre présent que pour témoigner d'avoir été, pour figurer aux origines de la Littérature, ce grand tout qui enferme les textes anciens dans une dialectique du « déjà » et du « pas encore ». Quand la critique prête à ces œuvres quelque valeur, elle en vante toujours la modernité.

C'est au XIX^e siècle, dans l'héritage des Lumières qu'émerge cette catégorie nouvelle, la littérature³, enracinée dans une philosophie de l'histoire qui en fait un concept analytique et justifie sa projection rétroactive⁴. Elle introduit une généalogie de la modernité littéraire et une illusion de continuité. La littérature a un champ d'application plus restreint que les belles-lettres qu'elle remplace et qui englobaient l'éloquence, la philosophie, l'histoire et la poésie⁵. Le concept moderne de littérature est lié à l'idée nouvelle de nation, elle est un constituant du roman national et naît avec le mouvement romantique en affirmant la primauté de l'individu créateur⁶. Le XIX^e siècle a inventé la littérature latine en même temps qu'il inventait une identité romaine « nationale » dont la littérature latine aurait été l'expression, et voyait dans quelques auteurs latins des génies à l'origine de la culture européenne.

Les *litterae latinae*, déjà métamorphosées en belles-lettres, ont subi ensuite toutes sortes de mutilations pour constituer une littérature latine acceptable aux yeux de nos contemporains. La notion de littérature, en effet, impose un imaginaire du livre, implique des acteurs sociaux, les auteurs et les lecteurs, des pratiques de lecture ainsi qu'une économie de l'édition et une valorisation symbolique de l'écriture⁷. Elle présuppose une histoire. Il a fallu remplir toutes les cases pour obtenir une littérature latine. Ces exigences anachroniques donnent lieu à des malentendus et des déceptions, car peut-on demander aux *litterae latinae* d'illustrer des valeurs et

1. Dante, *La Divine Comédie. L'Enfer. IV*, 94-96 : Omero, Orazio, Ovidio, Lucano e Virgilio.

2. Brethes, R. (2016), « Introduction générale ».

3. Gefen, A. (2021).

4. Marx, W. (2013).

5. Rancière, J. (2007). La littérature est une institution du XIX^e s. qui détruit l'ancien système des belles-lettres en le démocratisant.

6. Ce dont témoigne Germaine de Staël dans *De la littérature dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800).

7. Dubois, J. (1978).

de se conformer à des pratiques esthétiques qui n'étaient pas celles des Romains et déplorer ensuite qu'elles ne le fassent pas ?

Prenons la façon dont les comédies de Plaute sont torturées dans les *Littératures latines*¹. Ce qui était des partitions de jeu destinées aux acteurs devient un texte continu, lisible comme un récit, interprété à partir de l'esthétique classique du genre comique. Le but de ces comédies aurait été de représenter sur scène une histoire dénonçant les ridicules des hommes. Elles sont placées à l'origine d'un genre, la comédie, appelé à évoluer et s'accomplir au cours de la modernité triomphante, avec le réalisme psychologique et social. Étant le plus ancien poète comique latin conservé, Plaute est nécessairement « primitif », rustique et populaire. La critique le présente comme un auteur de farces moralisantes, utilisant une langue familière, voire vulgaire, et archaïque, avec des personnages à la psychologie élémentaire et un comique de coups de bâton. Mais si on élimine ces *a-priori* de lecture et si on resitue Plaute dans l'institution proprement romaine des « jeux scéniques », on découvre des comédies musicales (une grande partie du texte est chantée et dansée), à la codification sophistiquée, sans souci de critique sociale ni de représentation, leur seul but est le jeu (*ludus*). Ce code ludique implique que les rôles ne soient pas des personnages unifiés, des « caractères »². Quant à la langue de Plaute, les Romains ne la jugeaient ni vulgaire ni archaïque, mais exemplaire de pureté³.

Toute *Littérature latine* ne peut que manquer les lettres latines, car elle nie l'écart radical qui nous en sépare et les soumet au lit de Procuste de la littérature. Elle substitue à Plaute un Molière en devenir, mais encore imparfait bien que déjà moins imparfait que Térence.

B. L'impossible littérature latine

En fait les auteurs des *Littératures latines* poursuivent un mirage. Les textes latins leur échappent ou les déçoivent dès qu'ils veulent s'en saisir. Ils ne s'accordent entre eux ni sur le début ni sur la fin de « la littérature latine », non plus que sur l'extension et la nature du corpus. Ce corpus lui-même, quelle que soit sa définition, ils échouent à l'organiser, car ils le soumettent à des systèmes de classement qui lui sont hétérogènes. Ils combinent inlassablement des taxinomies abstraites comme le genre⁴ et des périodisations factices empruntées à l'histoire politique⁵.

Le regroupement par genres ne fonctionne pas, car contrairement à une idée reçue, le genre ne servait pas aux Anciens à élaborer une classification des œuvres. Ceux-ci faisaient seulement

1. Dupont, F. (2019), « Introduction », et *infra* p. 208.

2. Faure-Ribreau, M. (2012).

3. Quintilien, X, 99.

4. Martin, R., Gaillard, J. (1981), sous prétexte de reprendre la catégorie classique de genre littéraire, ont classé les textes en « genre narratif », « genre démonstratif », « genre dramatique », « genre affectif » (la poésie, moins l'épopée, qui est narrative) auxquels ils ajoutent deux genres qu'ils qualifient étonnamment de « para-littéraires » : l'éloquence et la lettre. Harrison, S. (2005) distingue : Narrative Epic, Didactic Epic, Roman Tragedy, Comedy, Atellane Farce and Mime, Pastoral, Love Elegy, Satire, Lyric and Iambic, Epigram, The Novel, Dialogues and Treatises, Historiography and Biography, Oratory, Epistolography. Toutes ces catégories ont été l'objet de critiques sévères depuis une dizaine d'années. Voir par exemple Calame, C. (2010).

5. La plupart des littératures latines sont organisées par périodes, puis dans chaque période les auteurs, ou les œuvres, sont répartis en genres. Plus rarement on rencontre l'inverse.

de quelques genres discursifs des points de repère isolés et instables. C'est pourquoi toute *Littérature latine* organisée par genres est une fiction « à l'antique » qui associe des notions anciennes comme la tragédie et l'éloquence, à des notions classiques comme la pastorale et le lyrisme, modernes comme la narration, la poésie didactique et le roman, ou encore plus artificielle, comme le genre « affectif ».

Ces *Littératures latines* déroulent et entrecroisent des fils reliant les œuvres, les auteurs et les genres, allant de l'archaïque au classique, du classique au maniérisme, de l'avant à l'après. Œuvres, auteurs et genres naissent, progressent, s'accomplissent puis dégénèrent, soumis à la loi d'airain de la périodisation artistique¹. Pourtant, malgré des acrobaties chronologiques et génériques, quelques œuvres échappent aux mailles du filet de l'histoire littéraire, comme le *Satiricon* de Pétrone, d'autres sont prises entre plusieurs « genres », comme les *Bucoliques* de Virgile.

Écrire une *Littérature latine*, c'est prétendre commencer l'histoire de la littérature avant la littérature. Anachronisme efficace, car la littérature latine, grâce à cette histoire qui la replace à l'origine de la littérature, acquiert une nécessité. Aujourd'hui, si l'enseignement du latin et de la littérature latine survit en France, c'est au nom d'une identité nationale dont ils seraient les racines.

Les humanistes ne prétendaient à rien d'autre que rassembler et éditer les œuvres retrouvées. En revanche objectiver la littérature latine comme une forme particulière et nécessaire d'une pratique universelle, la littérature, retrouver dans le corpus contingent réuni par les humanistes les origines de notre modernité et étudier ce corpus en conséquence est une tâche impossible.

1. Quel corpus ?

Quelle définition pour ce corpus, une fois repoussée l'idée de prendre acte, comme du temps des belles-lettres d'une survie contingente ? Les différentes *Littératures latines* ne s'accordent pas sur leurs principes de sélection. Tout écrit latin retrouvé doit-il prendre place dans la littérature latine ? Que faire de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien et de ses catalogues de poissons, est-ce vraiment de la littérature ? Abandonnant de guerre lasse le critère moderne de littérarité, qui suppose une essence du discours littéraire², et toute définition raisonnée, les auteurs optent faute de mieux pour une définition par énumération, qu'ils essaient de faire entrer dans une présentation raisonnée et systématique. Comme l'écrit Antoine Compagnon avec humour « la littérature c'est... la littérature, c'est-à-dire ce que les autorités incluent dans la littérature », car dit-il « il est impossible de passer de [...] l'extension (du concept) à sa compréhension, c'est-à-dire du canon à l'essence »³. Ce corpus est donc à géométrie variable selon « l'autorité » qui

1. Voir « Périodisation et histoire de l'art » dans *Perspective. La revue de l'INHA*, 2008/4.

2. Article « littérarité », p. 250-251, rédigé par Gilles Philippe dans Philippe, G., Piat, J. (2009). Voir aussi Marghescou, M. (2009). Un colloque international organisé à l'université de Paris Ouest, les 18 et 19 novembre 2011, « Le concept de littérarité dans l'Antiquité romaine » a été publié sous le titre « Avènement et reconnaissance de la littérarité dans l'Antiquité romaine » dans *Interférences, Ars scribendi*, 6, 2012. Sauf Jolivet, J.-C. (2012), la plupart des contributeurs traitent des cas d'autoréflexivité chez les auteurs anciens, ce qui est une tout autre question.

3. Compagnon, A. (1998) et (2007).

préside à sa délimitation. Les œuvres entrent et sortent selon la mode et l'idée que l'auteur se fait de la littérature antique.

La plupart des *Littératures latines* reprennent en gros le canon des belles-lettres qui, à l'âge classique, englobaient la grammaire, l'éloquence, la philosophie et l'histoire. Certaines y adjoignent des textes scientifiques et techniques comme l'*Histoire naturelle* de Pline, les traités d'agronomie de Caton, Varron et Columelle, les œuvres médicales de Celse ou les *Étymologies* d'Isidore de Séville. Nous sommes loin de la notion moderne de littérature. Quelques *Littératures latines* y ajoutent même des textes officiels, à condition qu'ils soient très anciens, comme « la Loi des Douze Tables, les traités conclus à conditions égales entre nos rois et Gabies ou les rigides Sabins, les livres des pontifes, les volumes chargés d'ans des devins », selon la formule d'Horace quand il se moque de ses contemporains, amateurs de vieux livres¹. Mais pourquoi pas les *Res Gestae* d'Auguste, c'est-à-dire son testament politique ? Ou le discours de l'empereur Claude au Sénat conservé par les Tables de Lyon ?

Il y a une contradiction latente entre l'idée moderne restreinte de littérature et le corpus présent dans chaque *Littérature latine*, corpus qui varie de l'une à l'autre.

2. Quand commencer ? Quand s'arrêter ?

Une autre question insoluble est celle des limites temporelles du corpus². Que faire de l'immense bibliothèque latine, médiévale, humaniste, classique et même contemporaine ? Faut-il parler d'Érasme, Descartes, Leibniz, Baudelaire, Rimbaud ? Le latin a longtemps coexisté dans toute l'Europe avec les langues vernaculaires. Faut-il réunir en un seul corpus toutes les œuvres latines ? Les livres intitulés *Littératures latines* d'un commun accord s'intéressent seulement aux œuvres écrites à « l'époque romaine » en s'arrêtant à la fin de l'Antiquité. En fait de littérature latine, il s'agit implicitement de la littérature romaine antique en latin.

Ce n'est qu'une façon de repousser le problème : quand finit l'Antiquité romaine ? Certains prétendent qu'elle n'a jamais eu de fin³. Les Français s'arrêtent en général au v^e siècle apr. J.-C., car il leur est difficile d'ignorer Saint-Augustin, à cause entre autres de Pascal et d'Antonin Artaud. Une période floue, entre le v^e siècle et l'an mil, appelée « l'Antiquité tardive » déborde sur le Haut Moyen Âge pour prolonger l'Antiquité, parfois jusqu'à la fin du premier millénaire⁴. D'autres s'arrêtent plus tôt, par exemple à la fin du Haut-Empire, vers 200, quand commence la littérature chrétienne avec Tertullien et Minucius Felix, s'alignant ainsi sur les programmes universitaires, une autorité qui en vaut bien une autre⁵.

Quand faire commencer la littérature latine ? Toute littérature implique par définition une écriture⁶. L'écriture alphabétique est présente en Italie à partir du viii^e siècle av. J.-C. avec la

1. Horace, *Épîtres*, II, 1, 23-27.

2. Herzog, R., Lebrecht Schmidt, P. (2014) vont jusqu'au Moyen Âge, alors que le corpus de Harrison, S. (2005) s'arrête en 200 apr. J.-C.

3. Sur ce débat, voir Lançon, B. (2017).

4. Zehnacker, H., Fredouille, J.-C. (1993) vont jusqu'à Grégoire le Grand (vi^e s.), Neraudau, J.-P. (2020), jusqu'à Sidoine Apollinaire (431-486).

5. Harrison, S. (2005), p. 2.

6. Le terme « littérature orale » est un non-sens, voir Zumthor, P. (1983) et (1987).

colonisation grecque. Faut-il, comme certains auteurs, faire coïncider les débuts de la « littérature latine » avec les premières traces d'écriture « latine » sur le futur territoire de Rome, c'est-à-dire le texte sur la pierre noire du forum (VI^e siècle av. J.-C.) qui probablement interdisait aux bêtes de trait de déféquer sur ce sol consacré ? Ces premières traces d'écriture annonçaient-elles irrésistiblement Horace et Virgile ?

D'autres, faute de mieux et parce qu'ils n'imaginent pas la civilisation romaine sans « littérature » dès ses débuts, parlent d'une culture « pré-littéraire » ou encore de « pré-littérature », en associant souvent dans un même chapitre qui préfigure leur future réunion, ces premières traces d'écriture avec des traditions orales dont ils postulent l'existence *a priori*¹. Cette « pré-littérature orale », qui est forcément perdue, autorise toutes les spéculations primitivistes² que certes les Romains du temps d'Auguste avaient alimentées eux-mêmes, imaginant des bergers et des faunes chantant et jouant du flûtiau sous le règne du bon dieu Saturne³.

Le terme de pré-littérature ainsi que le modèle évolutionniste qu'il implique ont été repris par les études postcoloniales pour parler des « littératures émergentes », situées entre les « traditions orales » des colonisés et les textes littéraires rivalisant avec ceux du colonisateur⁴. Comme si partout et toujours une littérature propre au génie de chaque civilisation naissait spontanément d'une culture populaire et orale, d'une « pré-littérature », dès qu'apparaissait l'écriture permettant de fixer cette oralité. Ce qu'infirmes une constatation simple : les langues vernaculaires présentes en Italie dans l'Antiquité ont pour la plupart été écrites – signatures sur des objets précieux, inscriptions funéraires et religieuses, traités – mais ces écritures ont disparu avec la fonction qui leur était dévolue, sans donner lieu à une « littérature ».

II. ROME ET LES LETTRES LATINES

A. Un accident de l'histoire romaine

Une fois dégagées de la littérature, sorties de ce grand universel qui traverserait l'histoire des nations, n'étant plus placées au début de l'histoire des littératures européennes, les *litterae latinae* perdent leur nécessité ontologique. Elles réintègrent la contingence historique et deviennent un événement. Elles n'appartiennent plus à l'histoire de la littérature mais à celle de Rome. Les *litterae latinae* deviennent inséparables de la *Res publica* au même titre que ses conquêtes militaires ou ses institutions politiques. Il y a une histoire littéraire⁵ comme il y a une histoire militaire ou une histoire politique de Rome.

1. Flobert, P. (1991). Zehnacker, H. Fredouille, J.-C. (1993) p. 13, sous le titre « Le souvenir d'une culture pré-littéraire » : « il est à peu près certain que se sont développés à Rome des chants qui accompagnaient et embellissaient les grandes circonstances de la vie ». On appréciera l'« à peu près certain ».

2. Sur la *song culture*, voir *infra* p. 140.

3. Voir *infra* p. 463.

4. Moudileno, L. (2013) ; Rosello, M. (1992) ; Crowley, P., Hiddleston, J. (2011).

5. L'adjectif « littéraire » employé ici et au cours de l'ouvrage est un latinisme qui sert à désigner une histoire de Rome du point de vue des *litterae (latinae)*.

Faire cette histoire nous impose de résoudre deux énigmes. D'abord, pourquoi des *litterae latinae*, alors qu'aucune autre société du monde méditerranéen antique « civilisé », c'est-à-dire hellénisé, n'a produit des lettres indigènes, sur le modèle des lettres grecques même si leurs élites ont contribué aux lettres grecques ? Ensuite pourquoi des *litterae latinae* plutôt que des *litterae romanae* ? Comment se fait-il que la langue des Romains n'ait pas été le romain ?

Les lettres latines étaient-elles nécessaires ? Des historiens britanniques et américains ont osé remettre en cause cette évidence¹. Ils constatent qu'il n'y avait aucune nécessité pour que Virgile, Ovide, Cicéron, Horace et les autres auteurs romains écrivent en latin des œuvres qui appartiennent au canon de la culture occidentale. Il s'agit au contraire d'un des événements les plus étranges de l'histoire du bassin méditerranéen : dans un espace où le grec est pour toutes les cités et royaumes « civilisés » la langue de culture et la seule langue partagée par tous, Rome promeut le latin à égalité avec le grec. Le latin est devenu en deux siècles l'autre langue, *altera lingua*, sans que cette concurrence n'altère le prestige du grec ni que le latin prenne sa place. Rome aurait pu n'être qu'un empire grec comme celui d'Alexandre. L'Empire romain fut un empire gréco-latin. Par la création des *litterae latinae*, Rome s'est démarquée des autres cités, en s'identifiant à une langue, le latin, grammaticalisée et fixée par des textes « littéraires » édités et commentés, comme le grec. La République romaine, que sa suprématie militaire rendait différente des autres cités, édifie ainsi sa propre culture littéraire mixte, qui ajoute le latin au grec. Cicéron désigne ses concitoyens qui écrivent en latin par le terme *nostris* ; or ceux-ci généralement écrivent aussi des œuvres grecques, comme Cicéron lui-même. C'est leur culture latine qui fait la différence, qui les fait « nôtres ».

Ce livre se rattache donc à cette école historique anglo-saxonne, même si Feeney et Goldberg utilisent, du moins dans leurs titres, le terme inadéquat de *Literature*, probablement pour des raisons éditoriales. Si nous préférons celui de *litterae latinae* c'est qu'il est toujours préférable de réfléchir dans les termes indigènes et d'éviter les quiproquos qu'entraîne l'emploi du mot « littérature » ou « *literature* » en dehors des strictes limites de sa pertinence historique, c'est-à-dire la culture occidentale contemporaine.

Les *litterae latinae* sont une réalité historique, liée intrinsèquement à la Rome antique elles font partie de son image, celle qu'elle s'est construite et celle qui lui a survécu. Après le déclin politique de l'Empire romain, les *litterae latinae* ont été conservées, copiées, commentées, imitées et ont continué à être le socle d'un latin classique qui restera longtemps la langue commune du monde chrétien et de son élite intellectuelle, alors que les langues vernaculaires se dialectisaient rapidement et « babélisaient » l'ancien empire. Le latin infusera sans cesse des mots et des formes dans ces langues vernaculaires quand elles prétendront devenir à leur tour de « vraies langues ». Les *litterae latinae* lues et relues au cours des siècles ont produit de multiples imaginaires de Rome. Il n'est pas possible, par exemple, de faire l'histoire de l'Allemagne sans rappeler l'importance de la *Germanie* de Tacite dans la constitution de son identité, d'abord chez les

1. Feeney, D. (2016) et surtout Goldberg, S. M. (2005). Ce point de vue préside à l'esprit général de Harrison, S. (2005), un bon livre malgré sa composition en trois parties : *Périods, Genres, Themes*.

romantiques allemands et ensuite sous le III^e Reich¹. À ce second titre les *litterae latinae* contribuent à une histoire de Rome, c'est-à-dire de ses imaginaires, l'État romain une fois disparu².

B. Les *litterae latinae* comme processus

Rappelons que les premières *litterae* de Rome furent des *grammata*. Le plus connu des Romains écrivant en grec et le premier historien de Rome est le sénateur Fabius Pictor, au III^e siècle av. J.-C. Autrement dit nous ne trouvons pas à Rome une ancienne « littérature latine », qui aurait été l'expression première d'une nation qui se confondrait avec sa langue. Avant d'être latines, les lettres romaines furent grecques³. Au cours de l'histoire de Rome, le grec est resté une des deux langues de culture des Romains. D'illustres auteurs latins ont écrit aussi des œuvres en grec, comme Horace ou Cicéron.

Dans ces conditions, une histoire littéraire de Rome peut-elle ignorer la poésie grecque écrite à Rome à la même époque que la première poésie latine⁴ ? Au fur et à mesure que l'Empire s'étend et englobe l'orient de la Méditerranée, le bilinguisme devient plus complexe et la question plus prégnante. Faut-il séparer les textes grecs des textes latins quand les auteurs sont citoyens romains ? Où placer Plutarque, né citoyen de Chéronée en Béotie, qui a écrit ses œuvres en grec, mais qui était chevalier romain et ami de l'empereur Hadrien ? Et Titus Flavius Josèphe, qui écrivit en grec *La guerre des Juifs* ? Après avoir combattu les Romains il obtient la citoyenneté romaine (en 71), sans rien renier de sa judéité et devient un écrivain « grec » protégé par l'empereur Titus. Plus problématique encore est le cas de l'empereur Marc-Aurèle, souvent placé parmi les écrivains « grecs ». Marcus Annius Verus (initialement Marcus Catilius Severus) prend, après son adoption par l'empereur Antonin le Pieux, le nom de Marcus Ælius Aurelius Verus. Il est issu d'une très ancienne famille de la province d'Espagne. Marc-Aurèle écrit un ouvrage philosophique en grec (*Ta eis heauton*), mais sa correspondance avec Fronton est en latin. Marcus Cornelius Fronto, lui-même, originaire de la province d'Afrique, écrit aussi bien en latin qu'en grec. Que faire enfin des poèmes qui mélangent le grec et de latin ? Où les classera-t-on ?

Un choix est à faire pour une histoire littéraire de Rome. Malgré le bilinguisme qui y prévaut, nous nous en tiendrons aux seules *litterae latinae*, voici pourquoi. Le statut symbolique des lettres latines n'est pas le même que celui des textes en grec. Les *litterae latinae* sont des textes édités en latin dont les Romains considéraient qu'ils fixaient et illustraient la langue latine, les rhéteurs en recommandaient la lecture à leurs élèves afin de se former un style⁵. Écrire en latin pour Cicéron est un acte militant visant à promouvoir les *litterae latinae* à égalité avec les *litterae graecae*. C'est ainsi qu'il déplore l'absence d'*historia* en latin, à son époque⁶. Il écrit : « L'histoire manque à nos lettres (*Abest historia litteris nostris*). » Le terme latin *historia* calqué du grec

1. Lund, A. (1995).

2. Sur la place de Rome dans les mémoires européennes voir Esch, A. (2017).

3. Herzog, R., Lebrecht Schmidt, P. (2014), utilisent le titre *Das Handbuch der lateinischen Literatur der Antike*, qui remplace *Geschichte der römischen Literatur* de Schanz, Hosius et Krüger (1896), mais les auteurs utilisent la formule « *die römische Literatur* » au cours du texte. Von Albrecht (1994) titre : *Geschichte der römischen Literatur*.

4. Publiée dans l'*Anthologie palatine*.

5. Avec souvent des formules ou des citations en grec, comme dans les lettres de Cicéron.

6. Cicéron, *Les Lois*, I, v. Voir *infra* p. 362.

montre qu'il s'agit de *litterae* sur le modèle d'Hérodote ou de Thucydide. Le verbe *abest*, qui signale une absence, fait des lettres grecques le cadre implicite de développement des *litterae latinae*.

Les *litterae latinae* ne sont donc pas seulement un corpus mais un processus historique déterminant ce corpus et les pratiques qui lui sont associées. Quand commença-t-il ? Quand finit-il ?

Les Romains font débiter les *litterae latinae* soit avec Livius Andronicus, premier auteur de textes scéniques¹, soit plus tard avec Caton, ce dont Cicéron et son ami Atticus débattaient. Quand ce processus fut-il terminé, le latin ayant rejoint en dignité le grec, ce qui changea alors le statut respectif des lettres grecques et des lettres latines ? Nous constatons que l'Empire est devenu culturellement bilingue au II^e siècle apr. J.-C. au point que les Romains disent « *nostra utraque lingua* », pour désigner le grec et le latin et *utraeque litterae*² pour parler des lettres latines et grecques. Une autre histoire littéraire de Rome commence où le processus s'inverse. Il s'agit de défendre au sein de l'Empire la vitalité des lettres grecques. Les empereurs vont favoriser la conservation de toute la culture grecque classique et la production de *grammata hellenika*, comme le montre la carrière de Plutarque.

Ce livre se limite donc aux *latinae litterae* comme processus. Il s'arrête à la fin du règne d'Auguste dont la politique culturelle institutionnalise le bilinguisme de l'Empire. D'une part, il a avec Mécène encouragé l'importation dans le latin de toute la poésie mélique grecque et commandé à Virgile une épopée homérique en latin, *l'Énéide* : désormais les lettres latines sont à la hauteur des lettres grecques. D'autre part il a créé une forme nouvelle de jeux scéniques, dont le texte, aussi bien grec que latin, était traduit gestuellement par un danseur, le pantomime, le sens étant accessible à tous.

III. QUE FAIRE DES HISTORIENS GRECS DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE ?

Si on excepte Fabius Pictor et ses collègues, jusqu'à la fin du règne d'Auguste les textes « littéraires » du moins ceux qui ont été conservés, écrits par des auteurs appartenant à *l'imperium romanum* relèvent tous des *litterae latinae*, sauf trois importants textes grecs des historiens Polybe, Diodore de Sicile et Denys d'Halicarnasse, qui tous trois se sont mis au service de Rome et l'ont placée, dans leurs écrits, au centre du monde ou à la fin de l'histoire.

Polybe, issu de la meilleure aristocratie arcadienne et commandant de cavalerie, arrive à Rome en 167 av. J.-C., comme otage, après la défaite de la ligue achéenne. Il devient le précepteur des fils de Paul-Émile et l'ami de l'un d'eux, Scipion Émilien. Libéré, il participe à ses côtés à la dernière guerre punique. Dans toute la suite de sa vie, il est un de ces lettrés grecs qui servent d'intermédiaires entre Rome et les cités grecques soumises, y gagnant en prestige des deux côtés. Comme un sénateur romain, une fois sa carrière politico-militaire terminée, il consacre sa vieillesse à l'écriture d'une histoire politique de son temps : quarante volumes où il montre comment et pourquoi les peuples du monde civilisé sont tombés sous la domination de Rome.

1. Ce que font Néraudau, J.-P. (2000), Feeney, D. (2016) et Harrison, S. (2005).

2. Valette, E. (2005a).

Un siècle et demi plus tard, Denys d'Halicarnasse, ville d'Asie mineure, écrit en grec les *Antiquités romaines*, où il décrit la Rome archaïque¹, pour montrer que Rome est aux origines une cité grecque, fondée par des migrants venus de Thessalie et du Péloponnèse (I, LX, 3). Né aux environs de 60 av. J.-C., il arrive à Rome en 30 ou 29 av. J.-C., pour enseigner la rhétorique et les lettres grecques, comme de nombreux autres rhéteurs grecs. Il y apprend le latin et fréquente des Romains lettrés. Il meurt sans doute vers 7 av. J.-C., avant d'avoir achevé son œuvre historique sur Rome.

Son contemporain Diodore de Sicile offre un profil comparable. Il naît vers 90 av. J.-C. à Argyrium, au centre de la Sicile, et meurt vers 20 av. J.-C. Il se rend très tôt à Rome après avoir appris le latin dans sa cité natale. Visiblement, il s'est préparé à une carrière au service des Romains. Lui aussi entreprend une histoire universelle en quarante volumes qui commence avec le chaos originel et se termine avec la prise de pouvoir de Jules César. Cette histoire se focalise successivement sur les différents centres du monde civilisé jusqu'à Rome.

Polybe et Denys² expliquent l'un et l'autre que Rome étant la plus grande cité hégémonique qui ait jamais existé, par son extension géographique et chronologique, elle mérite plus que toute autre cité d'être choisie comme sujet d'une histoire universelle (*koinè historia*). Diodore, lui, place Rome à la fin de cette histoire.

Fallait-il intégrer ces trois historiens dans ce livre³ ? Répondre suppose préalablement de se demander pourquoi ils écrivent en grec. Polybe, après ses 17 années passées à Rome comme otage chez Paul-Émile et vu ses fonctions dans l'armée romaine, parlait sûrement le latin. L'écrivait-il ? Peut-être pas, mais il aurait pu dicter, comme c'était la coutume. S'il écrit en grec, c'est que ses écrits n'ont pas pour fonction de contribuer aux *litterae latinae* mais parce qu'ils s'adressent à l'ensemble des peuples de la Méditerranée et en particulier aux cités et royaumes grecs, afin de faire connaître Rome et montrer que la nouvelle puissance qui règne sur le monde habité, est une cité civilisée. Denys d'Halicarnasse dit lui-même qu'il a appris le latin à Rome et annonce clairement que les destinataires de son œuvre sont aussi bien les Grecs que les Romains. Il publie une œuvre de propagande : Rome est une cité grecque, en direction d'un monde grec désormais entièrement soumis, ce qui imposait qu'il écrivît en grec, qui est encore la seule langue commune à l'*imperium romanum*. Diodore, comme lui, est un lettré grec qui s'est mis volontairement au service des Romains. Tous trois écrivent des livres qui réorganisent autour de Rome l'imaginaire historique et géographique de leurs contemporains.

Cet usage des lettres grecques atteste qu'existe à Rome une autre politique linguistique, concurrentement à celle visant à la même époque à promouvoir le latin⁴. Ce qu'on pourrait appeler la politique d'Alexandre consistait à fonder sa souveraineté sur le panhellénisme. Les lecteurs grecs sont majoritaires dans le monde habité, le latin n'est qu'une langue utilitaire,

1. Denys d'Halicarnasse *Antiquités romaines*, I, VIII, 2. Aristote avait fait de Rome une fondation achéenne. Voir *infra* Polis hellénis p. 43.

2. Polybe, *Histoire*, I, IV ; V, XXXIII, 2 (attribution de l'invention de l'histoire universelle à Éphore). Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 2 et 3 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, I, I, 1-8 ; IV, I, 3.

3. Il faudrait alors parler de « lettres romaines », terme qui n'a aucun sens en latin.

4. Voir *infra* « Grammaire et politique : le latin des Italiens », p. 176.

limitée aux citoyens romains et aux Italiens. Cicéron atteste encore à son époque de la nécessité de faire connaître en grec la gloire des Romains dans un monde majoritairement hellénophone :

Le grec est lu partout ou presque, le latin est enfermé dans ses frontières, bien étroites. Puisque notre action s'étend à la terre entière, nous devons désirer que notre gloire et notre renommée aillent aussi loin que nos armes¹.

Lire en grec est moins une question de connaissance de la langue que de statut. Le grec règne sans partage dans l'espace des lettres. Si ces trois historiens appartiennent bien à l'histoire littéraire de Rome, en revanche ils n'ont pas leur place dans des lettres latines, sauf en contraste avec un historien latin comme Salluste. Le choix de la langue est non seulement un choix de destinataires mais aussi d'autorité. Rome exercera-t-elle sa souveraineté sur le monde comme cité grecque ? Ou cette souveraineté des armes ira-t-elle de pair avec celle du latin ? Cette seconde option l'a emporté grâce à la volonté d'hommes politiques comme Caton, Cicéron, César ou Auguste.

Le cas de ces trois historiens atteste qu'identifier un auteur par une langue ou par son statut politique, par le sujet de ses œuvres ou encore par la période où il a vécu, n'est pas toujours pertinent dans l'Antiquité romaine².

IV. ETHNOPOÉTIQUE DES *LITTERAE LATINAE*

Insaisissables et décevantes, les *litterae latinae* nous restent inaccessibles tant que nous voulons en faire de la littérature, cette institution « démocratique » qui prévaut dès la fin du XVIII^e siècle en Europe, faisant communiquer un auteur absent et n'importe quel lecteur par la seule médiation d'un texte écrit et publié³. Toute lecture directe d'un texte latin fait d'une page de Plaute, Caton, Cicéron, Virgile ou Ovide un miroir où le lecteur contemporain ne verra que lui-même et ce qui l'entoure. Non seulement il croit comprendre les mots car la traduction donne une illusion de proximité, alors que *pater* n'est pas un « père », *amor* n'est pas « l'amour », *homo* n'est pas un « homme », mais encore il croit lire un auteur latin, alors que les usages romains de l'écriture et de la lecture ne sont pas les nôtres. Le livre qu'il tient dans les mains, que ce soit ou non une traduction, est de toutes façons un artefact contemporain. Ce n'est ni un discours de Cicéron ni une comédie de Plaute.

Comment procéder ? En acceptant de passer par une ethnopoétique, c'est-à-dire par une anthropologie des *litterae latinae* comme événement culturel⁴. Puisque les *litterae latinae* étaient un processus de transfert des *grammata (hellenika)* dans la langue latine, les textes que

1. Cicéron, *Pour Archias*, x, 23. Voir Valette E. (2003).

2. Polybe est généralement placé dans « la littérature grecque hellénistique », les deux autres dans « la littérature grecque de la période romaine ».

3. Rancière, J. (2007).

4. L'ethnopoétique associe une perspective anthropologique et une analyse pragmatique. Pour une présentation de l'ethnopoétique, voir Calame, C., Dupont, F., Lortat-Jacob, B., Manca, M., (2010). Cette approche est issue de l'anthropologie historique de Rome, dont les bases ont été posées principalement par David, J.-M. (1992), Scheid, J. (2002), Flaig, E. (2003), Valette-Cagnac, E. (1997).

nous possédons aujourd'hui en sont le résultat. C'est ce processus que nous essaierons de décrire pour chaque œuvre, d'en retrouver la dynamique et les enjeux.

Il implique d'abord que soient manifestes dans les textes latins les textes grecs qu'ils traduisent ou plus exactement auxquels ils font allusion. En effet, seule la référence aux *grammata* légitime leur statut de *litterae*. Il implique ensuite qu'un espace proprement romain accueille ce transfert, comme par exemple les jeux scéniques qui intègrent en 240 av. J.-C. les premières tragédies et comédies grecques en latin. Faute de quoi ce transfert ne serait qu'une importation exogène. L'articulation entre la présence des modèles grecs et un cadre énonciatif romain se réalise grâce à des dispositifs complexes et variables d'une œuvre à l'autre, qu'il nous faut chaque fois reconstituer. Chaque nouveau transfert est un nouveau défi. Les Romains inventent, transforment, adaptent et combinent. Chaque nouveau transfert est un événement qui enrichit la langue et ajoute un nouveau modèle de lettres latines.

A. *Homo sum...* citer n'est pas jouer

Prenons l'exemple de *L'Héautontimoroumenos* de Térence. Nous savons grâce aux didascalies d'une édition ancienne que cette comédie a été jouée aux Jeux de la Grande Mère, par deux grands acteurs, L. Hatilius de Préneste et L. Ambivius Turpio. La musique était de Flaccus, esclave de Claudius ; la première partie en fut exécutée avec des flûtes inégales, le reste avec deux flûtes droites. Térence traduit une pièce grecque de Ménandre.

Sa valeur performative fait du texte que nous possédons non pas un énoncé autonome, mais la trace d'un événement daté (163 av. J.-C.) qui a créé une sociabilité spécifique, celle des jeux (*ludi*). Cet événement faisait fonctionner le rituel des « jeux scéniques » offerts à la Grande Mère, divinité grecque d'Asie Mineure, récemment installée sur le Palatin. Dans le cadre de ce rituel, la performance scénique utilisait le code comique romain, destiné à accueillir les « traductions » des comédies grecques et qui imposait une adaptation du texte grec. Ce code connu de tous était un langage commun, il établissait une relation de connivence entre le public et les acteurs et plus généralement tous ceux qui étaient partie prenante de la performance : l'auteur, le compositeur de musique, le chanteur, le joueur de *tibia* et les édiles curules, les magistrats supérieurs chargés de la production, dont la carrière dépendait, entre autres, du succès de la pièce.

Le texte de la comédie d'un des grands auteurs comiques athéniens avait ainsi toute légitimité après la célébration des jeux, pour passer des *grammata* aux *litterae*, après avoir été installé dans un des grands cultes aristocratiques de Rome, celui de la Grande Mère¹. Le public romain assistait à une comédie grecque en latin avec des plaisanteries jouant sur les deux langues. Ces jeux étaient rendus possibles par un bilinguisme général qui traversait la société romaine, depuis l'aristocratie lettrée jusqu'aux esclaves. Le plus souvent vendus avec le butin des guerres, ceux-ci devaient au moins baragouiner un grec « *globish* », méditerranéen. Même si ces plaisanteries n'étaient pas accessibles à tous, l'important était qu'elles aient émaillé le texte pour en rappeler l'origine grecque. Après les jeux de 163 av. J.-C., le texte de Térence a été conservé

1. Voir *infra* « De Cybèle à Magna Mater », p. 145.

et édité, non pour figurer au répertoire des théâtres mais pour prendre place parmi les *litterae latinae*, fournir des citations ou des exemples et servir de lecture pédagogique aux orateurs.

Nous héritons ainsi d'un texte qui avait été l'objet de deux types d'usage à l'époque romaine, une oralisation par des artistes de la scène incluant des moments de chant et de danse en 163 av. J.-C. et la citation de fragments, accompagnée de commentaires, d'un texte devenu un monument linguistique. Ce texte de comédie demande donc une double approche comme trace d'un premier événement oral dans le théâtre, et ensuite comme recueil de citations orales ou écrites dans d'autres contextes.

Cette analyse atteint jusqu'au détail du texte. Le même vers selon qu'il est joué ou cité prend des sens différents, car le sens résulte non du seul énoncé mais de son insertion dans l'une ou l'autre pragmatique énonciative.

Tout le monde connaît ce vers de Térence et ses innombrables citations toutes plus humanistes les unes que les autres¹ :

Homo sum et humani nihil a me alienum puto.

Traduit généralement par :

Je suis un homme et rien d'humain ne m'est étranger.

Mais qu'on peut aussi traduire :

Je suis personne et du coup je copine avec tout le monde.

Ce vers est placé en début de comédie, dans le premier dialogue entre deux vieux, Chrémès et Ménédème, juste après le prologue. Toute comédie romaine doit commencer en installant un ludisme qui lui est propre, consistant en rires, plaisanteries, jeux de mots². La métrique de ce dialogue, des sénaires iambiques, indique qu'il s'agit d'une séquence non chantée (*diuerbium*), dont l'efficacité ludique tient uniquement aux mots. Puisque ce vers, vu sa place, ne peut être sérieux et doit faire rire, comprendre ce vers c'est trouver en quoi consiste ici le *iocus*, la plaisanterie, la *punchline*.

Celui qui parle, Chrémès, veut à toutes forces engager la conversation avec son voisin Ménédème. Celui-ci refuse, car il s'est retiré de toute vie sociale à la suite du départ de son fils, et reproche à Chrémès son indiscretion. Ce bref échange joue anthropologiquement sur le délicat équilibre entre l'indiscretion et le soin légitime du voisin selon les règles de la sociabilité³. Ménédème vient de lui dire :

<i>Chreme, tantumne ab re tuast oti tibi aliena ut cures ea quae nil ad te attinent ?</i> (75-76.)	Tes affaires t'occupent donc si peu que tu te mêles de celles des autres qui ne te regardent pas ?
---	--

Ménédème l'interpelle ici comme s'il était un pauvre type, qui a peu de biens (*res*) et n'a donc pas besoin de beaucoup travailler pour le faire fructifier. La réponse de Chrémès est un jeu de mot sur *homo* et *humanus*, comme si *humanus* était un dérivé d'*homo*, ce qu'il n'est pas. Contrairement à ce que laissent entendre les traductions par « homme » ou « être humain » le

1. Terence, *Héautontimoroumenos*, 77.

2. Voir *infra* « Héautontimoroumenos, 77 », p. 232.

3. Sur ce vers et l'anthropologie de l'indiscretion, voir Bettini, M., Ricottilli, L. (1989) et Bettini, M. (2019).